



**HAL**  
open science

# Les Mémoires d'un rat (Pierre Chaine) ou l'art du détour

Caroline Anthérieu-Yagbasan

► **To cite this version:**

Caroline Anthérieu-Yagbasan. Les Mémoires d'un rat (Pierre Chaine) ou l'art du détour. Périphéries de la Grande Guerre, Oct 2015, Aveiro, Portugal. hal-01474665

**HAL Id: hal-01474665**

**<https://hal.science/hal-01474665>**

Submitted on 23 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## **Introduction :**

La première guerre mondiale est un événement historique qui tient une place à part dans la littérature européenne. En effet, ainsi que le fait remarquer Antoine Compagnon<sup>1</sup>, le conflit succède à une année de grande modernité artistique et littéraire, l'année 1913 ; cette modernité sera à la fois intégrée et mise en suspens dans la littérature publiée entre 1914 et 1918<sup>2</sup>. Par ailleurs, la Grande Guerre a une ampleur inédite, qui lui fait mobiliser des écrivains déjà reconnus, mais également des soldats massivement alphabétisés depuis la génération précédente ; facteurs qui provoquent un afflux de témoignages et de récits écrits au front, d'autant plus abondants que le conflit s'éternise et que différentes classes d'âge sont envoyées au combat.

Toutefois, la littérature de guerre forme un sous-ensemble particulier de la littérature. En effet, la plupart des ouvrages rendent compte à la fois de la nécessité du témoignage et de son impossibilité. Comment raconter à l'arrière l'inracontable ? Comment transmettre à la postérité une expérience qui est tellement immédiate, sur laquelle le poilu ne saurait prendre de recul, occupé qu'il est à survivre au jour le jour ? Ces problématiques se retrouvent dans le style même de ce qui est publié pendant la guerre et encore quelques années après, décrit par Thibaudet comme des « romans de la destinée », qu'il oppose au « roman de la volonté »<sup>3</sup>, car l'homme y est condamné à subir, sans rien comprendre, comme un troupeau mené à l'abattoir – cliché qui revient d'ailleurs souvent dans ces ouvrages. C'est pourquoi le genre des Mémoires connaît à l'époque sa deuxième période faste, après le grand siècle. Genre en apparence peu exigeant, il semble à la portée de quiconque a vu sa parole légitimée par le simple fait d'avoir été soldat dans les tranchées.

---

1 Auteur d'une anthologie intitulée *La Grande Guerre des écrivains*, publiée en 2014 chez Folio Classique. Les références à cet auteur seront toutes issues de la préface de cet ouvrage.

2 Préface de Compagnon : « Les formes même de la modernité littéraire du XX<sup>e</sup> siècle seraient elles aussi isolables dans les livres de guerre, non seulement la fin de l'héroïsme et le sentiment de l'absurde, la perception de la vie comme loterie, mais aussi la dissolution de l'intrigue, la narration épisodique, la superposition des voix, l'invasion du récit par la pluralité des langues. » (p. 46-7) D'un autre côté, le choix des genres littéraires pendant ce conflit se révèle plutôt classique.

3 Albert Thibaudet, *Romans pendant la guerre*, Nrf, juin 1919.

Mais les Mémoires dont il est question dans cette communication ont deux particularités : ils ont été rédigés par un soldat qui était déjà un écrivain reconnu lors de la mobilisation, et mettent en scène un rat qui en est le narrateur. Né en 1882, Pierre Chaine s'est fait connaître essentiellement par ses pièces de théâtre. Il est mobilisé en 1914 et rédige à partir de 1915 ses *Mémoires d'un rat*, publiés au départ en feuilleton dans le journal du front *L'Œuvre*, qui publia également *Le Feu* d'Henri Barbusse. Rassemblé avec son second tome, *Les commentaires de Ferdinand*, en un seul ouvrage, le texte est édité en 1921 avec une préface d'Anatole France.

L'écrivain-soldat a trouvé une façon détournée de répondre à la difficulté du témoignage historique en empruntant les traits d'un animal, procédé courant de tous temps pour échapper à la censure, mais également grâce à une tonalité faussement joviale et enthousiaste qui contraste avec l'horreur et l'absurdité des faits racontés. Les différentes positions occupées par le rat-narrateur (au front, à l'arrière, puis revenu à la vie civile à cause d'une blessure) lui permettent de sortir du point de vue immédiat pour tenter, à sa manière, de répondre à la question suivante : que peut un écrivain face à la guerre ?

### **A. Le genre mémoriel et ses attendus – avant et après la guerre**

Le genre mémoriel est peu en vogue au début du XX<sup>e</sup> siècle, époque qui voit pourtant une hypertrophie de la mémoire, une attention nouvelle aux souvenirs et aux témoignages. Ainsi que le fait remarquer Jean-Louis Jeannelle<sup>4</sup>, entre l'époque de Chateaubriand, maître du genre, et celle du général de Gaulle, la source semble tarie et le genre sclérosé. Toutefois, la publication de Mémoires n'a jamais cessé dans cette période ; et le premier conflit mondial a été le déclencheur d'une quantité

---

4 Dans sa Préface à *Ecrire ses Mémoires au XX<sup>e</sup> siècle*, déclin et renouveau, publié à la Bibliothèque des Idées (Nrf Gallimard, Paris 2008).

importante de publications.

*« 14-18 provoque une déflagration dont les effets sur les usages mémoriels et les pratiques de récit de soi vont être considérables. Tout dans cet événement le rendait propre à susciter une floraison de Mémoires et à redonner à ce genre ses lettres de noblesse : la guerre, devenue un conflit d'ampleur mondiale, a eu pour terrain d'action la France et s'est conclue sur la victoire de l'Entente ; les épisodes glorieux, immédiatement célébrés par le pouvoir politique et les médias, n'ont pas manqué tout au long de l'affrontement ; enfin, de grands chefs militaires, comme Foch, Joffre ou Pétain, y ont acquis un immense prestige et font figure, après la guerre, de héros nationaux<sup>5</sup>. »*

Néanmoins, ce ne sont pas les grands généraux, vainqueurs de la guerre, qui publient en masse leurs souvenirs pendant ou après le conflit, mais les soldats. Jean-Louis Jeannelle voit dans ce phénomène une « mutation socioculturelle », accompagnée par un nouveau mouvement d'encadrement « quasi-systématique » de la politique de commémoration par l'Etat, marquée notamment par la construction de monuments aux morts, et au centre de laquelle se trouve le poilu.

Subsiste toutefois une hiérarchie implicite entre Mémoires et témoignages, qui fait que peu d'écrits de soldats portent le titre de Mémoires ; et que Jean Norton Cru, auteur d'une étude critique sur les écrits traitant de la guerre, classe les *Mémoires d'un rat* dans la catégorie « témoignages ». Jeannelle termine en affirmant que

*« la publication de Souvenirs, de journaux et de correspondances d'anciens combattants ne s'interrompra jamais complètement et connaîtra même un net développement au cours du dernier tiers du siècle, consacrant la Grande Guerre comme l'intervalle de mémoire collective unissant les Français de la manière la plus consensuelle<sup>6</sup>. »*

---

5 Chapitre III, « Les tranchées de la mémoire », p. 81.

6 Op.cit., p. 95.

*Les Mémoires d'un rat* (Pierre Chaine) ou l'art du détour - Caroline Anthérieu-Yagbasan  
Colloque « Périphéries de la Grande Guerre » - 1er et 2 octobre - université d'Aveiro

Un second aspect du genre mémoriel est son relatif classicisme. On a déjà pu faire remarquer que 1913 avait été une année importante pour la modernité en art, elle qui vit l'apparition, en littérature, de Proust, Apollinaire et Cendrars, mais également le passage de Picasso à l'abstraction, l'apogée du futurisme, le *Nu* de Duchamp, la création du *Sacre du printemps* de Stravinsky. Mais cette année marquée par l'internationalisme fut suivie par un brutal retour à un certain académisme et surtout au nationalisme, y compris artistique (qu'on songe par exemple aux vers d'Emile Verhearen sur la Belgique, au grand nombre d'écrivains ayant cédé, au départ, à la fièvre patriotique, et aux tentatives vouées à l'échec d'intellectuels comme Rolland pour créer un cercle internationaliste en Suisse).

Dans un tel contexte, choisir d'écrire des Mémoires, et de les intituler ainsi explicitement, n'a rien d'anodin. Ainsi que nous l'avons constaté, les Mémoires sont à la fois un genre souvent jugé trop partial par l'historiographie et à la fois, ou peut-être de ce fait, un genre réservé aux grands dirigeants. Si on s'attend à lire les Mémoires d'un général, combien peu celles d'un simple rat des tranchées ! Il est donc possible de faire ici l'hypothèse que la charge ironique voulue par Pierre Chaine et contenue dès le titre soit en même temps associée à un désir de témoigner simplement, à l'aide d'un texte accessible, de ce que fut la vie quotidienne du soldat au front.

Le choix des Mémoires est donc à la fois un choix significatif de son époque et une manière de détourner l'utilisation d'un genre littéraire classique dans une littérature de guerre marquée par le formalisme.

## **B. L'impossible témoignage**

Dès le début de la guerre, s'impose comme une nécessité le fait de témoigner. Dans le même mouvement, toutefois, les poilus sentent combien rendre ce témoignage à l'arrière est difficile ; leur

nouvelle vie au front n'est comparable à rien d'autre ; y alternent des moments de joie, d'exaltation liées à un sentiment de pure liberté et d'anomie, avec des moments d'ennui profond, sans oublier bien entendu leur contact régulier avec la terreur et la mort.

Il ne s'agit pas seulement de la contradiction à laquelle est confronté tout artiste face à l'horreur, et qu'exprimera Sartre plus tard : «J'ai vu des enfants mourir de faim. En face d'un enfant qui meurt, *La Nausée* ne fait pas le poids<sup>7</sup>.» C'est plus encore que la difficulté à retranscrire ce que l'on a ressenti face à une possible mort imminente, ainsi que l'exprime Georges Duhamel dans sa conférence de 1920 :

*« Les témoins ont fait leur possible pour bien déposer ; toutefois, qu'est-ce qu'un livre au regard du nombre de pensées qui peuvent traverser un homme à l'heure du péril ou tourmenter une conscience aux prises avec la mort ? Qu'est-ce qu'un livre en face des dix millions d'âmes qui s'affrontent dans les campagnes tragiques ? Que peuvent les mots pour traduire la détresse d'un moribond expirant face contre terre ? Certes, les témoins ont fait ce qu'ils ont pu, mais ils n'étaient que des hommes<sup>8</sup>. »*

C'est plutôt l'impossibilité de se faire comprendre à l'arrière lors des permissions ou démobilisations. Le rat Ferdinand, narrateur des *Mémoires d'un rat*, l'explique sans pathos lorsqu'il justifie sa démarche avant de commencer son texte – justification qui est un passage quasi obligé de tout incipit de *Mémoires*. Il précise qu'il ne tombera pas dans la description héroïque des combats (« La prose que je leur sers est fade en vérité comparée aux ragoûts épicés que cuisinent les grands quotidiens. [...] Un humble rat de tranchée ne peut offrir qu'une littérature plus terre à terre<sup>9</sup>. ») Quant aux descriptions crues et brutales des combats, elles sont inutiles puisqu'elles ne pourront jamais ni « supprimer la guerre », ni donner la moindre idée de la réalité.

Que reste-t-il alors à décrire ? De quoi peut-on témoigner ? L'incompréhension des civils lors de la permission de Juvenet, le maître de Ferdinand, montre là encore de façon classique combien il est difficile pour les soldats de raconter :

*« Le lendemain, il y eut un grand repas pour célébrer l'arrivée du permissionnaire. [...] Chacun des arrivants s'extasiait sur l'embonpoint et la bonne mine de Juvenet. « Quelle*

---

7 Cité par Claude Mauriac, in *Le Temps immobile 2, Les Espaces imaginaires*, éditions Grasset, Paris 1975.

8 Cité par Antoine Compagnon, p. 48. Conférence intitulée « Guerre et littérature ».

9 p. 11.

*Les Mémoires d'un rat* (Pierre Chaine) ou l'art du détour - Caroline Anthérieu-Yagbasan  
Colloque « Périphéries de la Grande Guerre » - 1er et 2 octobre - université d'Aveiro

*santé ! La guerre ne vous a pas fait maigrir ! - Ca te réussit, la tranchée ! » etc. Lui s'excusait de son mieux de ne pas se présenter les joues caves et les yeux cernés.*

*Un second sujet d'étonnement pour les invités, c'était qu'il n'eût encore ni galon, ni décoration, ni blessure. Plusieurs citèrent l'exemple de parents ou de voisins dont les fils, pour s'être distingués en maintes occasions, avaient franchi rapidement plusieurs échelons de la hiérarchie et étaient revenus couverts de médailles et de croix<sup>10</sup>. »*

Cet extrait est représentatif de l'incompréhension, souvent évoquée, qui existe entre civils à l'arrière et soldats revenus du front ; cette petite histoire apparaît bien comme une mise en abyme de la façon dont sera probablement reçu le récit de guerre. Et pourtant, conscient de cette difficulté, le narrateur fait quand même le choix d'écrire ses Mémoires, ce qui oblige le lecteur à prendre un certain recul face à la scène du repas de famille. On comprend combien Pierre Chaine va utiliser les clichés de la littérature de guerre tout en s'en jouant.

### **C. Les clichés de la littérature de guerre et leur présence dans les Mdr**

Pierre Chaine s'inscrit dans un ensemble, la littérature de guerre, qui a ses propres codes. Il les intègre de façon ironique à son texte : la première ironie venant du fait que l'expérience transmise, même si c'est l'expérience de soldats humains, l'est par l'intermédiaire d'un rat, et cette ironie se redoublant parfois d'une seconde quand il s'agit d'un récit enchâssé<sup>11</sup> ; ainsi, lorsque les officiers, « pour tromper l'insomnie et pour tuer le temps », décident de raconter chacun son baptême du feu. C'est l'occasion pour un lieutenant de se livrer à des réflexions philosophiques sur la compassion et la façon dont l'être humain peut être touché par la mort des autres quand lui est soulagé d'en avoir réchappé. Ce récit est interrompu « par l'aspirant qui descendait l'escalier : 'Mon lieutenant, il est une heure. Je vous passe le quart.' » Ainsi l'horreur de ce qui est raconté est-elle atténuée par le contexte d'une discussion légère au coin du feu.

Parmi ces clichés, passages quasiment obligatoires de toute la littérature publiée sur la première guerre mondiale, on peut relever le récit de la première permission qui tourne au fiasco,

---

10 p. 51.

11 Sur l'aspect de jeu avec le lecteur que favorise le récit enchâssé, je me permets de renvoyer à mes propres travaux, en particulier ma thèse.

celui du premier contact avec les balles ennemies qui semblent aussi inoffensives que des guêpes, l'image du troupeau de bétail conduit à l'abattoir lorsque les soldats ignorent sur quel champ de bataille sanglant ils sont envoyés, le sentiment de nostalgie du front lorsque le régiment est rapatrié à l'arrière, et enfin cette idée, déjà évoquée, que toute mise en mots de l'expérience vécue dans les tranchées est impossible<sup>12</sup>. Ferdinand le rat n'omet aucun de ces passages obligés, et va même se livrer à des envolées lyriques sur le fait de mourir pour sa patrie :

*« Moi aussi j'étais à Verdun ! Moi aussi j'ai fait de ma poitrine un rempart vivant à la citadelle fameuse et il ne m'a manqué que d'être tué pour devenir un héros.*

*Comme tous ceux qui ont participé à la défense de cette place, j'ai gardé de mon passage à Verdun une extrême fierté d'y être allé. Je dois avouer que ce sentiment ne m'est venu qu'après coup et que j'étais moins fier quand j'y allais. [...]*

*Que le lecteur me pardonne si j'aborde un sujet qui n'est pas de bonne compagnie. Cependant, en ouvrant ce livre écrit par un rat combattant, il devait s'attendre qu'une fois ou l'autre il serait question de la mort<sup>13</sup>. »*

Nous relèverons deux points qui nous semblent importants ici : l'adresse au lecteur, avec cette posture de celui qui s'excuse faussement de mentionner la mort et la guerre dans un livre de guerre, et le fait que Ferdinand parle ici en son nom propre, s'étonnant que les humains autour de lui ne « raisonnent » pas mais cherchent plutôt des motifs d'espérance. Renversement pour le moins inattendu, sur lequel nous reviendrons.

L'utilisation des clichés de guerre semble chercher à la fois à inscrire les *Mémoires d'un rat* dans un ensemble générique et à s'en détacher, en y mêlant des remarques décalées, en exagérant l'enthousiasme du soldat, ou en faisant comprendre que cette vision des choses n'est pas ressentie ainsi par tous, en particulier Juvenet, le maître de Ferdinand.

#### **D. Un texte qui dépasse les frontières génériques**

Le détour narratif construit un texte qui semble toujours traiter du cœur de son sujet et s'en

---

<sup>12</sup> Voir la Préface de Compagnon. Le modèle du genre est *Le Feu* de Barbusse, publié dans le même journal que les *Mémoires d'un rat*.

<sup>13</sup> p. 59.

éloigne pour mieux y revenir. En réalité, le rat Ferdinand ne fait jamais rien d'autre que parler de la guerre, du moins de sa propre expérience vécue de la guerre, au front ou à l'arrière ; mais les différents lieux où il se trouve successivement forment comme une suite de tableaux et d'anecdotes, reliés entre eux par les déplacements du soldat Juvenet. Certaines de ces anecdotes prennent un caractère plaisant, voire égrillard ; ainsi lorsque Juvenet, nourri par une certaine Marie-Louise, arrive à s'en faire apprécier au point qu'elle lui fournit également une chambre. Le chapitre se termine ainsi :

*« Alors Juvenet, oubliant ma présence, se pencha sur Marie-Louise et l'embrassa dans le cou, déclaration à laquelle elle répondit par l'offre de ses lèvres. Et moi, ne voulant pas être témoin de cette scène, je tournai pudiquement le dos. Mais il est difficile pour un rat de se boucher les oreilles<sup>14</sup>. »*

Au chapitre suivant, Juvenet, qui n'est pas fier de l'écart qu'il a fait, décide d'ouvrir son cœur à son animal de compagnie, et justifie sa conduite par la durée de la guerre. « Si j'étais un rat comme toi, Ferdinand, je serais sans doute moins sot [...]. » Une fois encore, le renversement est révélateur : l'humain se retrouve traité comme un animal et, soit-disant soumis à ses pulsions naturelles, en vient à avouer son infériorité sur le rat qu'il prend comme témoin de sa faiblesse. Ici, le texte touche à la satire par l'envolée lyrique de l'homme qui cherche à justifier son adultère, adressée à un rat qui ne peut que faire entendre « un mutisme désapprobateur », d'ailleurs mal interprété par son maître puisque celui-ci continue ses confidences-confessions (le mot apparaît dans le texte).

Mais ces anecdotes, pour l'aspect léger qu'elles revêtent, n'en sont pas moins le prétexte à des réflexions plus générales sur la vie en temps de guerre et l'esprit humain. Ainsi trouve-t-on dans les *Mémoires d'un rat* de nombreux passages qui ressortent du genre argumentatif, dont la valeur moralisatrice n'est pas exempte. Une expérience singulière, commentée par un observateur à la fois extérieur (le rat ne participe pas directement aux combats) et intérieur à l'action (il a presque toujours accès à ce que fait, voire même ce que pense son maître qui s'adresse directement à lui), prend une valeur édicatrice. Le fait que son narrateur soit un animal qui vive toujours entouré d'hommes (à partir du chapitre V, capturé dans une cage, il devient même l'animal de compagnie d'un soldat et la mascotte de son régiment, qui le teint en bleu horizon pour marquer son nouvel état de conscrit) permet à l'auteur une certaine liberté de ton et, sur le plan narratif, le recul de celui qui

---

14 p. 128.

*Les Mémoires d'un rat* (Pierre Chaine) ou l'art du détour - Caroline Anthérieu-Yagbasan  
Colloque « Périphéries de la Grande Guerre » - 1er et 2 octobre - université d'Aveiro

commente les événements sans y participer totalement. Pour parfaire l'illusion de hauteur prise par le rat-moraliste, les adresses au lecteur sont nombreuses, et le livre se termine, grâce à l'ajout des « Commentaires de Ferdinand », par un testament du vieux rat. Ce testament est à la fois un retour sur le livre terminé et une adresse aux générations futures. Légitimé par l'expérience qu'il a vécue, Ferdinand veut transmettre ses réflexions tant aux humains qu'aux rats, et se fait le porte-parole, ce faisant, du pacifisme de l'auteur :

*« Puissent les satisfactions de la Victoire ne pas réconcilier les petits Juvenet avec la guerre. J'espère qu'il ne se trouvera personne dans leur génération pour jeter sur les horreurs que nous avons vécues le camouflage de la poésie. La guerre est devenue un devoir civique et terrible et non une carrière plus glorieuse que les autres.*

*Si les poètes veulent chanter, qu'ils célèbrent la longue patience du peuple, la sombre résolution des soldats, la résignation sainte des mères. Et ne les louez pas, ô Poètes ! d'être devenus les plus forts mais de n'avoir pas cédé à la force.*

*J'éprouve moi-même le remords, au terme de ces mémoires, de n'avoir pas pris la guerre assez au tragique, tournure d'esprit que je dois à la fréquentation des tranchées et aux exemples de mon maître. Mon excuse est de n'écrire pas pour la postérité mais pour le divertissement de mes camarades<sup>15</sup>. »*

Aveu pour le moins surprenant dans le cadre d'un testament, et lorsqu'on lit ce qui suit, achevant le texte :

*« [...]Gardez donc votre légèreté, votre amour de la mesure et votre penchant à la badauderie.*

*Imposez au monde le désintéressement de votre activité, la modération de vos désirs, le rythme nonchalant de votre vie. Achevez votre conquête par l'amollissement et par la corruption des barbares puisqu'on nomme ainsi les bienfaits de la raison et de la philosophie.*

*La terre ne sera habitable qu'après la disparition de l'âpre lutte économique quand la sagesse sera la même pour les peuples et pour les rats<sup>16</sup>. »*

---

15 p. 149.

16 p. 150.

Le texte des *Mémoires d'un rat* se révèle donc difficile à classer, probablement pour refléter la difficulté qu'il y aurait à dire la guerre dans un genre littéraire figé et classique ; ce polymorphisme est voulu par l'auteur dès le titre qui juxtapose la dignité d'un genre littéraire « noble » (les Mémoires) avec l'indignité d'un animal traditionnellement considéré comme sale, vecteur de maladies et parasite.

### **E. La métaphore animale et la figure du rat**

Le choix d'un narrateur fictif pour des Mémoires, celles d'un animal en plus, reste marginal dans l'histoire littéraire<sup>17</sup> ; toutefois, on a déjà relevé ce que ce choix comportait de métaphorique, le but étant moins de décrire les conditions de vie réelles d'un rat, que d'en faire un porte-parole de l'humanité bafouée dans les tranchées. L'homme, ne pouvant décrire lui-même l'expérience du soldat (et pas seulement, on l'a vu, à cause de la censure qui sévissait dans les journaux militaires), choisit de passer par l'intermédiaire de cet animal capturé par un soldat, vivant au milieu des hommes, et pouvant donc faire des commentaires sur le mode de vie particulier des humains. Traité comme un animal de compagnie, une mascotte, et même un soldat à part entière lorsque le général décide de l'utiliser comme guetteur pour les alertes au gaz, l'animal au milieu des hommes n'a plus d'animal que l'apparence, puisqu'il affirme (non sans humour de la part de l'auteur) avoir plus de raison que les humains qu'il contemple autour de lui. De même que dans une fable, le regard de l'animal sur les hommes autour de lui prend une valeur moralisatrice. Dans ce contexte, le choix de cet animal qui n'est pas un animal noble par essence est significatif.

Traditionnellement, on associe en effet le rat à la saleté, aux égouts, à la peste. C'est un animal qui peu aimé, ennemi des hommes dont il mange les provisions (et surtout dans les tranchées ; Pierre Chaine invente à ce propos une histoire burlesque où Ferdinand essaie de barrer la route à ses semblables lors de l'attaque d'un cake appartenant à son maître Juvenet). Cette métaphore animale qui, comme toutes les métaphores, n'est signifiante qu'en contexte, doit en plus être remise dans celui de la 1<sup>e</sup> guerre mondiale, où les poilus vivent presque sous terre, comme des rats auxquels ils se comparent eux-mêmes volontiers.

Renversement ironique, le rat devient ici le garant des valeurs soldatesques. L'écrivain,

---

<sup>17</sup> On peut citer les *Mémoires d'un âne*, de la Comtesse de Ségur, mais il nous semble qu'ici le terme de Mémoires soit plus une décoration prestigieuse du titre.

devenu soldat, vivant comme un rat dans son trou, prend donc la plume et intercale entre lui et sa description de la guerre le rat-narrateur qui se fait d'autant mieux son porte-parole. La valeur ironique du rat comme métaphore n'en disparaît pas moins<sup>18</sup>. Ferdinand se fend d'ailleurs d'une réflexion pleine d'humour sur la valeur de la vie d'un rat, comparée à celle d'un homme :

*« Je sais bien que nous autres rats ne mourons pas ; il faut nous contenter de crever. Mais la grossièreté du terme n'enlève rien au prix que nous estimons nous-mêmes notre vie, et la mienne m'a toujours paru plus précieuse que celle de quiconque par la seule raison que c'est la mienne.*

*J'avais toujours pensé qu'un rat n'avait guère besoin de se préparer à la crevaison puisqu'il n'y a pas d'exemple qu'un d'entre eux ne s'en soit fort bien acquitté du premier coup. [...]*

*L'importance que je parais attacher à la vie d'un rat fera peut-être sourire les prétentieux bipèdes qui ont pris sur nous l'avantage de s'attribuer une âme immortelle. Ils devraient au contraire considérer que notre vie est plus précieuse que la leur, puisqu'on nous refuse l'espoir d'une autre existence dans laquelle eux du moins peuvent se réfugier.[...]*

*Et pourquoi ne posséderions-nous pas une âme ?<sup>19</sup> »*

Ce rat-mémorialiste cache bien un écrivain-satiriste qui s'interroge ici sur ce qu'on peut raconter de la guerre et de la condition humaine, quand le soldat n'est plus qu'une tête de bétail envoyée à la mort.

---

## **Conclusion**

En écrivant les *Mémoires d'un rat*, Pierre Chaine détourne à la fois les codes du genre mémorialiste et ceux de la littérature de guerre (dont le canon avait déjà été fixé à l'époque où il écrit son texte). Par son choix symbolique d'un animal « sale », et pourtant plein de sagesse, l'auteur semble chercher à dédramatiser l'expérience vécue, en même temps qu'il fait de son texte un plaidoyer pacifiste. Le double sens y est permanent, porté par les allers-retours entre la vie du rat et

---

<sup>18</sup> A ce sujet, voir par exemple Rat-Man, figure d'anti-héros de comics créée par Léo Ortolani.

<sup>19</sup> p. 60-61.

*Les Mémoires d'un rat* (Pierre Chaine) ou l'art du détour - Caroline Anthérieu-Yagbasan  
Colloque « Périphéries de la Grande Guerre » - 1er et 2 octobre - université d'Aveiro

celle des soldats qu'il observe. Au coeur de ces problématiques du détour, de la périphérie (le rat extérieur au conflit mais qui se sent un soldat comme les autres, qui commente et juge tout en recueillant les confidences de son maître le poilu), l'ironie et la métaphore se présentent bien comme des tentatives de dire l'indicible : la réalité de la Grande Guerre.